

22^e DIMANCHE ORDINAIRE C

Dimanche 31 août 2025

La liturgie de ce dimanche nous entraîne du côté de l'humilité. Au passage, elle nous rappelle à la gratuité dans nos relations avec les autres. La scène que décrit Jésus dans sa parabole des noces nous est familière. Tous, et à tout âge de notre vie – et on pourrait ajouter en toute circonstance –, nous avons tendance à nous mettre en avant. Que ce soit l'enfant à table quand arrive le dessert, que ce soit le pèlerin sur la place S. Pierre quand arrive la papamobile, que ce soit l'hospitalière italienne à Lourdes, tous nous nous faufileons pour avoir la meilleure place. Ce ne serait pas très grave si ce n'était le symptôme d'un comportement plus général qui touche à tous les aspects de la vie familiale, professionnelle, sociale et même spirituelle. Nous en trouvons un bel exemple dans l'évangile avec la demande de la mère des fils de Zébédée : « que l'un siège à ta droite et l'autre à ta gauche dans le Royaume des cieux ». Il en est ainsi : à l'exception d'un certain nombre de personnes au caractère timoré, l'homme a tendance à faire valoir ce qu'il estime être son droit, et cela au détriment de droits plus assurés mais moins bien affirmés.

C'est ce comportement que vient chambouler la révélation biblique. Avec le Dieu d'Israël et de Jésus-Christ, on apprend, comme aux louveteaux, que le fort doit se mettre au service du faible. Que le plus grand, le maître, le Seigneur, doit se faire le serviteur de tous. La réponse de Jésus à la mère de Jacques et de Jean, c'est le lavement des pieds, testament sans paroles du Seigneur au moment de retourner à son Père. Jésus nous invite à renoncer à faire prévaloir nos droits, même lorsqu'ils sont assurés, au profit d'une dimension plus importante que la justice elle-même : la communion. Il nous faut apprendre à passer d'une société revendicatrice de ses droits (et donc agressive) à une société marquée par le don et l'accueil du don, une société marquée par la réciprocité du don, bref, à une société informée par la charité, une « civilisation de l'amour », où règne la communion.

C'est le sens de la parabole qui figure dans notre évangile : ne pas chercher à prendre la première place. On peut être déçu de la morale qui se dégage de cette histoire, et même de la conclusion qu'en tire Jésus. Elle semble se ramener à celle de la grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf : « garde ton rang et il ne t'arrivera rien de fâcheux », avec même un soupçon de calcul : « descends volontairement d'un cran pour avoir la satisfaction d'être ensuite élevé au lieu d'être brusquement remis à ta place ». « Qui s'élève sera abaissé, dit Jésus, qui s'abaisse sera élevé ». Une telle humilité, mâtinée de calcul, ne serait qu'hypocrisie. Transposée à la vie morale, elle donne l'impression que l'on n'agit bien qu'en vue d'une récompense. Transposée à la vie spirituelle, elle pousse les gens à être pusillanimes sur terre dans l'espoir d'être glorifiés dans les cieux.

Est-ce bien cela que Jésus a voulu enseigner à ses auditeurs ? La suite du texte nous montre clairement que non. Les paroles qu'il adresse à son hôte insistent sur la gratuité de l'acte : « Tu seras heureux parce qu'ils n'ont rien à te rendre : cela te sera rendu à la résurrection ». Vous allez me dire qu'il y a quand même bien une récompense. Certes. Mais une récompense qui répond à un acte magnanime, un acte dont on peut espérer qu'il n'a pas premièrement pour intention une récompense extérieure dans les cieux mais cette récompense intérieure qu'est la joie des invités. En invitant ces pauvres qui ne peuvent pas lui rendre la pareille sur le plan matériel, le riche manifeste bien sûr son amour pour le pauvre, mais aussi pour le Christ présent en celui-ci, sans oublier un amour de lui-même puisqu'il parvient à dépasser la stricte réciprocité de l'échange des biens pour se situer à ce degré de gratuité que seul peut motiver ce qu'il y a de plus grand en l'homme : la liberté de l'amour.

Ainsi, l'humilité, telle qu'elle transparaît de ces deux paroles de Jésus, consiste à ne pas faire valoir son droit à tout prix et à s'établir avec les autres dans une relation de gratuité. On retrouve ici bien des harmoniques de l'évangile et la confirmation des propos du Siracide : « Plus tu es grand, plus il faut t'abaisser : tu trouveras grâce devant le Seigneur ». Tout simplement parce que cela traduit l'attitude de Dieu à notre endroit : celle d'une bienveillance sincèrement conduite par l'amour

envers des inférieurs qui va jusqu'à l'abaissement de son Fils (voir Ph 2) pour les élever jusqu'à lui. Quand Jésus s'adresse à son hôte, à mots couverts, il parle encore en parabole. Celui qui donne le festin, c'est Dieu ; ceux qui sont invités, ce sont les pauvres pécheurs que nous sommes tous.

Comme on le voit, l'humilité n'est pas une vertu solitaire. Elle est sociale, car elle exprime toujours un rapport. Une société marquée par l'humilité, c'est-à-dire par la discrétion et la gratuité, est une société où transparait la charité, une société de communion. Car c'est une société fondée sur l'altérité : « l'idéal du sage, c'est une oreille qui écoute ». S. Paul ne dit-il pas : « Estimez les autres supérieurs à vous-mêmes » ? Une oreille qui écoute n'est pas dispensée d'avoir une cervelle qui pense, une liberté qui juge et une volonté qui décide. L'idéal de l'humble n'est pas celui du pusillanime, trop complexé vis-à-vis de lui-même (souvent par orgueil), pour pouvoir entreprendre quelque chose. Moïse, aux dires de l'Écriture, était l'homme le plus humble que la terre ait porté. Cela ne l'a pas empêché de tirer Israël hors d'Égypte. Jésus était doux et humble de cœur : cela ne l'a pas empêché d'entreprendre et de réaliser la tâche la plus haute qui soit : la réconciliation du monde avec Dieu son Père. S. Thérèse de l'Enfant-Jésus était humble, consciente de ses limites, mais cela ne l'empêchait pas d'être animée de grands désirs. Oui, l'humble est un être de cœur, mais suffisamment sage pour savoir régler ses désirs sur ceux de Dieu. L'humble a le cœur intelligent, prompt à discerner le bien où qu'il se trouve, prompt à s'en nourrir et à le traduire en actes. L'humble vit d'altérité.

Tout le contraire de l'orgueilleux dont Ben Sirac nous assure que « sa condition est sans remède car la racine du mal est en lui ». Si le propre de l'humilité est de décentrer de soi, le propre de l'orgueil est d'y ramener. Avant même d'être une faute morale, l'orgueil est une sottise. Car en se faisant la règle de toute chose, l'orgueilleux succombe à la démesure : il est proprement ridicule. Comme un adolescent attardé, il réduit la réalité à ce qu'il peut en dominer, alors que l'humble, comme un enfant, se laisse grandir en accueillant ce qui le dépasse et qu'il accepte de recevoir d'autrui. Ainsi, l'orgueilleux, crispé sur ses droits, ses pouvoirs, son avoir, enfermé en lui-même, devient un nain, alors que l'humble, ouvert à tout ce qui peut lui être donné, devient un géant. On pourrait poursuivre longtemps le parallélisme. Concluons simplement en disant que si l'humble par excellence est le Christ, dont la nourriture est de faire la volonté du Père, l'orgueilleux par excellence est le démon, lui qui vise l'unicité divine sans jamais pouvoir y parvenir. L'humilité libère, l'orgueil enferme. L'humble rayonne la charité et la gratuité, il bâtit la civilisation de l'amour ; l'orgueilleux se ratatine dans la méchanceté et l'avarice, il construit la civilisation de la haine et, finalement, du dégoût de soi.